

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'ÉCHO DU CABINET DE LECTURE PAROISSIAL

JOURNAL DES FAMILLES.

Paraissant le 1er et le 15 de chaque mois,
par livraison de 16 pages.

Pour Abonnement et prime, un An \$1.00.
Bureaux à Montréal, 10, Rue St. Vincent.

SOMMAIRE.—Chronique.—Bulletin Religieux.—Le Divorce, ses suites funestes, (suite et fin.)—Discours prononcé à Québec sur la St. Jean-Baptiste, par M. l'abbé Chandonnet, (suite et fin.)—Abd-el-Kader.—Histoire naturelle : Le Pigeon.

CHRONIQUE.

SOMMAIRE.—Politique Canadienne.—Le gouvernement américain et M. Jefferson Davis.—La famille de M. Davis à Montréal.—Les rebelles à la Maison Blanche.—L'Amérique espagnole.—Napoléon III au camp de Châlons.—Fête de l'Empereur.—Politique anglaise.—Fête navale à Cherbourg.—Absence de la frégate américaine.—Démêlés de l'Autriche et de la Prusse.—La Hongrie.—Accident en Suisse.—L'ancien et le nouveau câble transatlantique.

Les affaires locales sont de fort peu d'importance et font jeûner la *chronique*. Cependant, la grande causerie continue toujours au Parlement entre messieurs du ministère et ceux de l'opposition sur les intérêts de la nation ; et il se fait même à ce sujet une dépense respectable de science politique et quelquefois d'éloquence qui met nos hommes d'État sur un pied d'égalité avec les premiers des autres pays. Mais cette joute de la pensée et de la parole, nos lecteurs le savent, a presque toujours lieu sur des questions secondaires, toutes les grandes mesures promises dans le discours du trône étant remises, par la force des choses, à la prochaine session. La discussion et l'adoption du Code civil pour le Bas-Canada illustreront, seules, la présente session. Car déjà le budget est devant les Communes, ce qui annonce la prorogation des chambres probablement pour le 10 de ce mois.

On a beaucoup parlé dans ces derniers temps de M. Jefferson Davis et de son procès, que les journalistes américains, en quête de nouvelles à sensation, annoncent régulièrement pour la quinzaine. Ces journalistes, pas plus que le reste des mortels, ne connaissent les intentions du gouvernement de Washington à cet égard. Dans une lettre, adressée le 23 à l'*Argus* d'Albany, l'un des avocats de l'illustré prisonnier déclare que son client n'a aucune notification ni aucune information relative à son jugement. M. Davis lui-même ignore encore la

nature des accusations qui pèsent sur sa tête, la source d'où elles proviennent et le genre de tribunal devant lequel il doit être traduit.

Nous n'avons jamais cru, observé à ce propos un journal de New-York, à la complicité même la plus indirecte de M. Jefferson Davis dans l'assassinat de M. Lincoln ; le gouvernement lui-même s'était virtuellement désisté de cette accusation téméraire aussitôt que les mauvais conseils de la passion ont commencé à faire place, dans les hautes sphères gouvernementales, à une plus saine et plus juste appréciation de la vérité des faits. Néanmoins, il a toujours refusé au prisonnier de la forteresse Monroe les privilèges ordinaires que la loi et l'humanité concèdent aux criminels de tous les degrés, en lui cachant la nature des accusations qui pèsent sur lui et l'empêchent de préparer sa défense.

La lettre par laquelle M. Davis se plaint de cette pénible situation dénote toutefois que le gouvernement s'est relâché de sa sévérité première et peut être interprétée comme un symptôme favorable vers le retour à la légalité. Ainsi que le dit le *Commercial Advertiser* de la Cité impériale, il y va de l'honneur de la grande nation américaine de traiter avec justice et magnanimité l'ex-chef de la Confédération ; il faut que les annales de l'histoire n'aient à enregistrer aucune illégalité à son égard : ce serait une atteinte portée au caractère national de la glorieuse République. Espérons que le gouvernement américain effacera le mauvais effet produit chez tous les peuples civilisés par ses longues hésitations, justifiées peut-être par les circonstances, en rentrant dans les voies légales et en traitant M. Davis suivant les lois en vigueur dans tous les pays chrétiens.

La famille de M. Davis, composée de sa belle-mère, Mme. Howard, de ses deux fils et de sa fille, est arrivée depuis une huitaine de jours à Montréal, où elle est descendue à l'hôtel Donegana. Les enfants de l'ex-Président du Sud ont été, non seulement ici, mais durant tout le voyage à travers les États-Unis, l'objet de vives sympathies. A leur passage à Albany, plusieurs dames américaines

sont allées les voir à leur hôtel et leur ont témoigné les marques les plus touchantes d'affection. Les premiers citoyens des Etats du Nord, touchés de la situation précaire où se trouve cette famille privée tout à coup et tout à la fois de son ancienne opulence, de sa puissance presque souveraine et de son chef, viennent de faire une souscription qui déjà s'élève à la somme de six mille piastres; ils se proposent de l'élever jusqu'à dix mille. Belle générosité du cœur et de la bourse, qui sera sans doute imitée partout où cette famille promènera son infortune!

Parmi les personnes qui sont allées, le 24 août, à la Maison Blanche, implorer la clémence présidentielle, se trouvait le général Ewell, lieutenant de Lee, qui mit, l'année dernière, Washington à deux doigts de sa perte et qui tint ensuite si courageusement tête, avec une poignée d'hommes, au fameux général Sheridan dans la vallée de la Shanandoah. M. Johnson l'a reçu très-courtoisement, mais il a refusé de lui pardonner. Le lendemain le général Johnson, le rival de Sherman dans la Georgie, a dû se présenter pour le même motif; nous ignorons encore s'il a été plus heureux que son collègue. Le général Lee se propose, dit-on, de passer à l'étranger.

Dans les anciennes possessions espagnoles au Sud de l'Amérique, la victoire de l'amiral brésilien permet d'espérer désormais une fin prochaine de la guerre. Les troupes alliées, commandées par Mitre, président de la République argentine, après avoir concentré leurs forces, se préparaient en effet à marcher contre l'armée du président Lopez, qui, en dépit de ses préparatifs, qu'on dit être considérables, et de son armée de 50 à 60,000 hommes, ne peut résister longtemps à un grand empire comme le Brésil.

On annonce en même temps que l'empereur don Pedro, cédant à l'impulsion de son patriotisme et à un mouvement bien justifié d'orgueil national, a résolu de se rendre dans la province de Rio Grande du Sud, envahie par les troupes du Paraguay. A l'occasion de ce départ de l'empereur, les Chambres brésiliennes ont voté avec enthousiasme une adresse à don Pedro, qui a reçu également les félicitations de tous les consuls étrangers.

Puisque le cable transatlantique, dont nous parlerons tout à l'heure, est brisé, sautons en Europe sans plus de façon et voyons un peu les faits et gestes du vieux monde qui habite ces lointaines contrées. L'empereur Napoléon III a quitté Plombières, le douze août, pour se rendre au camp de Châlons. Sur le parcours Sa Majesté s'est arrêtée à Remiremont, à Epinal et à Nancy pour recevoir

les autorités. Une foule immense s'était portée spontanément aux environs des quais pour acclamer l'empereur. A Nancy, le train impérial a été couvert de fleurs lancées des maisons et des quais longeant la voie, dans la traversée des faubourgs. Pendant son séjour au camp, qui sera de courte durée, l'empereur est accompagné des généraux de division Lebœuf, Fleury et des généraux de brigade Castelneau, comte Lepio. Le maréchal Randon était également au camp de Châlons; Abd-el-Kader, dont nous donnons plus loin une assez longue notice, devait aussi s'y rendre.

La fête de l'empereur a été célébrée le 15 août, dans toute la France, avec un enthousiasme et un éclat inaccoutumés. Le ministre de l'Intérieur, M. de Lavalette, a écrit à ce sujet à tous les préfets pour les prier d'inviter les populations à saluer de nouveau la fête de l'empereur. "Elles attendent impatientement cet anniversaire national, dans lequel la France entière aime à manifester, avec tout l'élan de sa reconnaissance, l'attachement qu'elle a voué à son souverain et à sa glorieuse dynastie."

Le ministre recommande surtout au préfets d'appeler l'attention des administrations municipales sur les secours à distribuer aux indigents; "car, ajoute-t-il, le meilleur moyen de toucher le cœur de l'empereur est de secourir la misère et de soulager l'infortune." Une circulaire semblable a été écrite aux évêques.

En Angleterre, la mauvaise santé de M. Frédéric Peel vient de le contraindre de donner sa démission du poste de secrétaire du trésor. Son successeur n'est pas encore connu, mais on parle beaucoup pour cette place de M. Childers, lord civil de l'amirauté. La maladie de Sir Frédéric, dit un journal, vient fort à propos le tirer de la mauvaise position où l'avait placé son échec aux dernières élections. Au reste, sa résignation, un peu plus tôt ou un peu plus tard, devait toujours avoir lieu, suivant M. d'Israeli, qui a annoncé dans un banquet que Lord Russel et Lord Palmerston seraient bientôt obligés d'abandonner le pouvoir, et qu'avant peu l'Angleterre serait aux mains d'une administration conservatrice.

Sir Henry Bulwer va quitter l'ambassade de Constantinople: sa santé exige impérieusement un changement de résidence. La rumeur lui donne pour successeur Lord Lyons, ancien ministre à Washington, et qui a plusieurs fois visité le Canada, pendant son ambassade.

Le lecteur le voit, la politique sommeille en France et en Angleterre. En revanche, les deux peuples, qui n'ont jamais donné plus de preuves de leur *entente cordiale*, se sont réunis pour assister une

seconde fois à une *fête navale*. C'est le 12 que l'escadre anglaise, sous les ordres du contre-amiral Dawes, forte de six bâtiments cuirassés, de trois frégates et d'une corvette à vapeur, s'est réunie dans la rade de Portsmouth pour faire toutes ses dispositions. Elle est arrivée, le 14, vers trois heures du soir, à Cherbourg, où elle a été reçue par M. de Chasseloup-Laubat, ministre de la marine et des colonies, embarqué sur la corvette à vapeur la *Reine-Hortense*, et par la division navale de l'océan, que commande le contre-amiral, Baron de la Roncière le Noury. M. le marquis de Chasseloup-Laubat a fait une visite aux lords de l'amirauté, qui la lui ont rendue immédiatement. Le lendemain, 15 août et fête de l'empereur, les deux escadres ont exécuté de grandes manœuvres dans la rade. Le soir, la ville, les ports et tous les bâtiments de guerre ont été illuminés et un feu d'artifice a été tiré sur la digue. Le 16, les lords de l'amirauté, l'amiral et les officiers de l'escadre britannique ont visité l'arsenal et l'établissement de la marine, où ils ont été reçus par le vice-amiral Dupouy, préfet maritime. Le 17, l'escadre anglaise a quitté Cherbourg, accompagnée de la corvette à vapeur la *Reine-Hortense*, pour se rendre à Brest, où elle a été reçue par l'escadre d'évolutions aux ordres de M. le vice-amiral comte Brouët-Villamez. La durée des fêtes à Brest a été de trois jours. Puissent ces deux flottes puissantes de deux puissantes nations n'avoir jamais d'autres spectacles à donner au monde !

On ignore les raisons de l'absence d'un commandant américain qui a écrit à son gouvernement que, n'ayant pas été invité à cette *fête nationale*, il avait dû s'éloigner, avec son vaisseau, du voisinage des eaux où les deux escadres ont exécuté leurs évolutions. Nos voisins feront-ils de cette impolitesse à leur drapeau un *casus-belli* ? Nous attendons la dépêche de M. Seward.

La situation de l'Allemagne reste toujours dans le même état d'incertitude. Rien de positif ne transpire sur les négociations. L'Autriche a fait la guerre avec la Prusse pour arracher les duchés au Danemark ; va-t-elle être obligée de la faire aujourd'hui à la Prusse pour l'empêcher de s'arrondir aux dépens d'une conquête commune ? Oui et non, si nous en jugeons d'après les articles contradictoires des journaux européens. Les deux souverains doivent avoir une entrevue à Salzbourg, afin d'arranger l'affaire. Mais le roi de Prusse a été blessé à l'œil dans une chasse au chamois ; cette blessure est-elle assez dangereuse pour forcer le roi à regarder d'un mauvais œil la visite de l'empereur d'Autriche ? Le bruit, cependant, le plus accrédité,

c'est que cette entrevue n'aura pas lieu. Du reste, à quoi peut-elle servir, dans la situation présente des esprits ?

L'entrevue de deux souverains peut quelquefois décider du repos de l'Europe ; ces entrevues ont lieu alors soit sur un radeau du Niemen pour amener la paix de Tilsitt, soit dans un bourg perdu de la haute Italie, pour amener la paix de Villafranca ; mais il faut que dans l'anguste colloque, l'un des deux souverains puisse élever le verbe un peu plus haut que l'autre.

Autrement nous avons : l'entrevue de Varsovie, qui a si fatalement empêché l'Autriche de se joindre aux puissances occidentales pour flétrir la conduite de la Russie vis-à-vis de la Pologne ; le congrès des Princes, qui a si *prodigieusement* avancé l'œuvre de l'unité allemande ; la rencontre de Karlsbad, qui a si *solidement* maintenu M. de Rechberg au pouvoir et précipité, comme on sait, la solution définitive de la question Sleswig-holsteinoise.

Si donc l'histoire a de pareils résultats à enregistrer quand les souverains allemands se rencontrent, que sera-ce quand ils ne se rencontrent pas ?

Est-ce à dire que la guerre va éclater entre l'Autriche et la Prusse ? Certes, non. Il est même probable que si elle éclate, elle aura les étonnantes proportions de toutes les guerres allemandes et durera de sept à trente ans. Car, ainsi que le disait, avec autant de vérité que d'esprit, une femme française servant de témoin dans une affaire où deux Prussiens étaient compromis : " Les Allemands se querellent quelquefois deux heures sans se battre, ou se battent deux heures sans trop savoir pourquoi."

Qu'elle ait lieu ou non, l'entrevue de Salzbourg ne décidera pas de la paix du monde, et si l'on prend les armes, c'est que le ministre de Prusse, M. de Bismark, a calculé depuis longtemps les chances de la guerre, qu'il est résolu à prendre de force ce qu'il n'a pu avoir de gré, et que le moment lui paraît venu d'engager, avec quelque espérance de succès, une lutte dont la paix sera fatalement, selon lui, non seulement l'entière possession des duchés de l'Elbe, mais l'extension de la puissance prussienne jusqu'aux rives du Mein.

Il est impossible, en effet, de songer que les Etats moyens resteront tranquilles spectateurs du duel engagé entre les deux Cours, alors que leur propre existence serait en jeu. L'attitude de la plupart d'entre eux se laisse facilement prévoir. L'Autriche, si elle triomphe, respecte leur territoire ; la Prusse, victorieuse, l'englobe : alternative qui ne permet guère l'hésitation.

Poursuivons l'hypothèse : la Prusse malgré les

609,669 soldats qu'elle peut mettre sur pied en temps de guerre, ne saurait tenir tête aux forces réunies de l'Autriche, dont l'armée est de 624,922 hommes de pied, en temps de guerre, et de la plupart des Etats de la Confédération. La Bavière seule peut fournir un contingent de 100,247 hommes, le Wurtemberg 26,885, la Saxe 32,711 hommes, sans compter les petites principautés.

Toutes ces considérations, prises çà et là dans les correspondances les mieux renseignées sur l'Allemagne, mettront nos lecteurs, croyons-nous, parfaitement au courant de la situation de l'Autriche vis-à-vis de la Prusse, dont la politique semble être et est de fait de mettre la main sur toutes les petites puissances germaniques, au détriment de l'Autriche qui les protège. Nos vœux doivent être pour cette dernière, qui est non seulement conservatrice, mais encore le foyer et le boulevard du catholicisme en Allemagne. (1)

Le Cabinet autrichien est de plus en plus décidé à se rapprocher de la Hongrie. La convocation de la Diète dans ce pays, à l'automne prochain, est chose décidée à Vienne. L'empereur a rendu un décret, en date du 5, qui ordonne la construction, à Pesth, d'une salle du parlement, ou bien l'appropriation d'un local déjà existant.

Maintenant, laissons cette querelle d'Allemand et revenons un peu aux Anglais, pour raconter une de leurs périlleuses aventures.

Les montagnes de la Suisse deviennent tous les ans, pendant la belle saison, le théâtre de singuliers et dangereux exploits. Les pics inaccessibles de ces montagnes de neige et de glace, qui semblent défier les forces et le courage de l'homme, exercent sur les esprits hardis et les nations aventureuses une sorte de fascination à laquelle les Anglais savent moins résister que les touristes des autres nations. Il s'est formé au pied des Alpes, dans les hautes vallées de la Suisse, des clubs ou associations de voyageurs qui s'y réunissent pendant l'été, et dont toute l'ambition consiste à escalader ces sommets gigantesques où jamais pied humain n'a marqué sa trace. Depuis quelques années, les touristes des Alpes avaient remporté sur la nature de nombreux et glorieux triomphes, et la liste des pics qui restaient à conquérir diminuait. Une seule montagne, le Matterhorn, ou Mont-Cervin des vallées italiennes, paraissait devoir rester invincible. Dernièrement sept voyageurs, la plupart anglais, résolurent de l'escalader et d'aller piquer sur le plus

haut de ces glaciers le fer pointu de leurs bâtons. Ils y sont parvenus, dit-on ; mais cette gloire, ou, si vous l'aimez mieux, cette extravagante bravade a été payée cher. Quatre d'entr'eux y ont trouvé une mort affreuse ; ce sont un guide et deux Anglais, ces derniers de très jeunes gens et doués de talent dont ils étaient appelés à faire un meilleur emploi. Rien de plus douloureux, de plus pénible à lire que le récit de la recherche de leurs restes mutilés et éparpillés sur les flancs de la montagne meurtrière. On ne put même retrouver aucune trace du corps d'un des jeunes touristes, lord Douglas ; d'un autre victime, M. Hudson, ministre anglican, on n'a découvert que des lambeaux de vêtements, entr'autres une poche de veste dans laquelle étaient une lettre et un porte-monnaie.

Pendant ces recherches, écrit un des membres de l'*Alpine-Club*, des pierres énormes ne cessèrent de dégringoler sur les investigateurs, qui durent plusieurs fois changer lestement de place pour les éviter. M. Whymper, un des trois échappés aux périls de la première expédition, était impassible et résistait à toute sollicitation de se garer ; il a fait, en présence de cette horrible scène, le serment solennel de ne jamais remettre les pieds sur une montagne.

M. Hudson laisse une jeune veuve et trois enfants, et lord Douglas venait de conquérir son brevêt d'officier dans l'armée britannique après un brillant examen, dont il était sorti avec le No. 1 sur 150 concurrents.

N'est-ce pas un vain et blâmable désir de notoriété qui conduit certains Anglais à ces périlleuses extravagances ?

En général, cependant, c'est aux choses véritablement utiles et pécuniairement profitables, telles que les entreprises industrielles et commerciales, que les Anglais appliquent leur énergie et leur persévérance. Il y a plusieurs années, une compagnie anglo-américaine s'était formée pour l'établissement de communications sous-marines entre l'Europe et l'Amérique. Un câble d'une longueur de quelques milliers de lieues fut construit, composé de cinq ou six petits fils de cuivre, enroulés les uns sur les autres et revêtus d'une couche assez épaisse de gutta-percha. Ce câble n'avait pas un diamètre plus large que celui d'une pièce d'un franc. Les difficultés de la pose furent surmontées ; placé à bord de deux navires, il fut dévidé avec un grand soin et plongé au fond des abîmes de l'océan sur toute la distance qui sépare l'ancien du nouveau monde, sans qu'il se fût rompu. Il touchait d'un côté à un promontoire d'Irlande, d'un autre côté à la côte américaine, près de Terre-Neuve. Le

(1) Des nouvelles plus récentes dérangent un peu nos prévisions : l'entente des deux souverains, sur la question des duchés, serait presque un fait accompli ; et l'entrevue devait avoir lieu, le 19, à Salzbourg.

Président des États-Unis, qui était alors M. Buchanan, et la reine Victoria échangèrent à travers l'Atlantique un salut amical et de cordiales félicitations. Aux États-Unis et en Canada il y eut des réjouissances publiques en l'honneur de ce grand événement, qui plaçait les deux mondes à quelques minutes l'un de l'autre, grâce à l'électricité. Tous les journaux d'Amérique et d'Europe célébrèrent le merveilleux triomphe de l'industrie et de la science. Puis, tout-à-coup, au milieu de ce concert d'hosannas, on apprit que le télégraphe transatlantique restait muet; une rupture du câble s'était produite dans les profondeurs de la mer; l'argent des actionnaires était englouti sous les flots; la compagnie était noyée!

Cette expérience désastreuse n'a pas découragé l'esprit entreprenant des Anglais. Il se sont remis à l'œuvre; de nouveaux actionnaires se sont présentés; des études ont été faites pour obtenir un câble plus perfectionné; le colossal navire *Great Eastern* a été loué et amenagé exprès pour le contenir dans ses flancs et pour faire l'important voyage de la pose. Le 22 de juillet a commencé la redoutable opération: le *Great Eastern* est parti de Valencía, Irlande, après avoir établi la communication électrique entre cette station et son bord; puis il s'est éloigné et a fait route vers l'Amérique, laissant lentement tomber dans la mer le précieux câble. Deux navires de la marine royale d'Angleterre lui font escorte, et l'on s'est demandé avec anxiété si la nouvelle tentative réussirait, et si elle serait suivie d'un résultat durable.

Les premières nouvelles de l'opération, transmises du milieu de l'océan par le câble même à mesure qu'une certaine quantité notable en était immergée, était de bon augure. Puis, on a appris qu'un accident était survenu, que la communication était interrompue. Alors une baisse énorme s'est déclarée sur les actions de la compagnie. Quelques heures plus tard, l'accident était réparé; il avait fallu, pour en détruire la cause, relever une longueur de câble de onze milles marins déjà descendus au fond de la mer. Cet épisode a eu pour principal résultat de montrer l'habileté des praticiens qui surveillent l'immersion du câble, et à quel degré de précision est arrivée dès aujourd'hui la science des phénomènes de l'électricité appliquée à la télégraphie. Le 30, un deuxième accident a tout-à-coup été signalé; cette fois le public a cru que c'en était fait de la nouvelle tentative de mettre en communication télégraphique les deux mondes. Le lendemain, cependant, l'heureuse nouvelle a été annoncée que l'obstacle était vaincu et que tout allait bien. La longueur du câble im-

mergé au 31 juillet était de 900 milles marins, c'est-à-dire un peu moins de la moitié. Mais le surlendemain un troisième accident obligea le *Great Eastern* à retourner en Angleterre pour se procurer des grappins assez forts pour relever le câble, qui est tombé à une énorme profondeur dans la mer. Les actionnaires de la compagnie ne désespèrent pas encore du succès. Le 9 août, ils se sont réunis à Londres et ont de suite souscrit un second capital de £800,000 pour compléter le présent câble et en construire un second. Nous pouvons donc espérer bientôt l'achèvement de cette œuvre gigantesque, qui fera autant d'honneur à l'esprit d'entreprise de la nation britannique qu'à la civilisation moderne.

A propos du câble transatlantique, le gouvernement chinois vient d'autoriser la construction d'une ligne télégraphique allant de Keoka sur la frontière russe, à Pékin, ce qui mettra la Chine en communication directe avec l'Europe. L'Empereur a rendu également un décret favorisant la construction d'un chemin de fer depuis Shangai, centre principal du commerce européen, jusqu'à Pékin, capitale du céleste empire.

BULLETIN RELIGIEUX.

SOMMAIRE.—Mgr. Bourget, évêque de Montréal.—Retraite pastorale par le R. P. Kajsiewicz, Polonais.—Le choléra et les religieuses en Égypte.—Départ de Missionnaires pour la Chine.—Inauguration d'une église dans le céleste Empire.—Progrès du Catholicisme dans les Indes Orientales.—Pie IX à Castel-Gandolfo.—Réflexions de M. Lavedan sur la reconnaissance du royaume d'Italie par l'Espagne.

Aux dernières dates, Mgr. l'Évêque de Montréal était en France avec M. l'abbé Huberdeau. La santé de Sa Grandeur a été rudement éprouvée au passage des Alpes. Mais dans toutes les places où le digne prélat est allé pour satisfaire sa piété, il a été reçu avec les plus grandes marques de vénération. Nous ignorons encore l'époque précise de son arrivée au milieu de nous.

* * *

La retraite de MM. les curés et celle de MM. les vicaires du diocèse de Montréal a été prêchée cette année par le R. P. Kajsiewicz, Supérieur général de l'ordre des Résurrectionnistes, dont la maison-mère est à Rome, et s'est terminée mardi dernier. La retraite de messieurs les curés du diocèse de St. Hyacinthe est commencée de mercredi dernier. Le même Père prêche la première partie de cette retraite; M. l'abbé Raymond, vicaire général et supérieur du Séminaire de St. Hyacinthe, prêchera la seconde partie.

* * *

Le Révérend Père Kajsiewicz prêchera, dimanche prochain, à la Grand'Messe, à Notre-Dame. Cet illustre

religieux, on le sait, avant d'entrer dans les armées du Seigneur, a été officier dans l'armée nationale de la malheureuse Pologne: il combattit en 1830 et 1831, à la tête de ses valeureux compatriotes, pour délivrer son pays de l'oppression étrangère. Quand l'héroïsme de la Pologne fut écrasé sous le pied de la force, il renonça au monde et fonda un ordre religieux qui put secourir les Polonais exilés aux quatre vents du ciel. La quête qui se fera dimanche sera au profit de cette sainte œuvre. Avec ces secours le Rév. Père partira pour le Brésil afin d'y établir une maison de son ordre.

* **

Parmi les victimes du choléra en Égypte se trouvent deux religieux franciscains; la sœur Supérieure des Dames du Bon Pasteur au Caire et une sœur de charité à Alexandrie. Elles ont succombé au chevet des malades, martyrs de leur dévouement. A ce propos, nous ajouterons que si le choléra diminue ses ravages au Caire et à Alexandrie, il sévit avec une vigueur lamentable à Constantinople; huit cent à mille personnes meurent chaque jour. Il désole également la ville d'Ancône, en Italie, et aurait même fait son apparition à Marseille. Dans ces villes comme partout ailleurs, les prêtres et les religieux, sans crainte du fléau destructeur, se disputent le soin des cholériques avec un zèle digne d'admiration. Plusieurs médecins célèbres et étudiants ont quitté Paris pour se rendre en Égypte afin de soigner eux aussi les malades. Voilà un beau dévouement.

* **

Le Séminaire des Missions étrangères a fait partir, dans ces derniers mois, neuf missionnaires pour la Chine et diverses villes de la Turquie, où le catholicisme fait chaque année de nombreuses conquêtes. Quelques missionnaires Jésuites sont aussi partis de Paris vers le milieu du mois de juillet pour la même destination et la même œuvre civilisatrice.

* **

On a dit avec raison: la France, c'est la fille aînée de l'Église, c'est le bras droit du catholicisme, c'est l'épée du faible et de l'opprimé. Les missionnaires belges avaient demandé sa protection pour l'accomplissement de leur mission en Chine. Cette protection, l'empereur vient de la leur accorder. Aussitôt M. Verbist, supérieur de la congrégation, ayant reçu ses instructions de la Propagande de Rome, est allé prendre avec ses collègues la direction de l'immense vicariat de la Mongolie, qui leur a été confiée par le St. Siège: *Gesta Dei per Francos!*

* **

Une cérémonie religieuse très-intéressante a eu lieu dernièrement au Japon: l'inauguration d'une église catholique dans la ville de Nangasaki. Tous les navires étrangers présents dans la rade ont voulu prêter leur concours à cette solennité. M. l'abbé Picard, supérieur des missions étrangères au Japon, a fait la bénédiction

extérieure du nouvel édifice. M. le Consul de France, accompagné de tous les commerçants de la ville, est entré ensuite dans l'église, dont les nefs étaient occupées par un détachement de marins français. Des hommes appartenant aux équipages d'une corvette russe, d'une corvette hollandaise et d'une corvette anglaise, étaient venus se joindre au cortège. Pendant la cérémonie de l'office divin, des symphonies religieuses ont été exécutées par la musique militaire, que le commandant en chef de la division navale russe avait gracieusement mise à la disposition du lieutenant du vaisseau de la marine française. Jusqu'au coucher du soleil, un faisceau de drapeaux de toutes les nations représentées au Japon a joyeusement flotté au sommet de l'église catholique de Nangasaki.

* **

Le catholicisme fait également les progrès les plus consolants dans les Indes Orientales, qui comptent, à cette heure, 17 évêques, 851 prêtres séculiers ou réguliers, 553,000 catholiques, 654 écoles fréquentées régulièrement par 25,000 enfants. La Rome payenne, assiégée d'un côté par les barbares, faisait sortir par l'autre côté ses fiers soldats, qui allaient conquérir le monde. Aujourd'hui, la Rome catholique, persécutée à ses portes et jusque dans ses murs par ses propres enfants, envoie aux barbares ses missionnaires qui conquièrent une seconde fois le monde. Malheur, disait M. de Maistre, malheur au peuple qui laisse pourir la vérité.

* **

Aux dernières nouvelles de Rome, la santé du Saint-Père était excellente. Les populations sont tout heureuses de voir Sa Sainteté faire sa promenade quotidienne dans les environs de Castel-Gandolfo. Les localités que Pie IX a traversées pour se rendre à cette résidence d'été ont accueilli leur Roi avec les plus éclatants témoignages de vénération et de dévouement. Les troupes françaises ont rendu les honneurs militaires partout où elles tiennent garnison; à Villettri leur musique a joué l'hymne de Pie IX; à la station d'Albano, le capitaine des hussards a demandé et obtenu l'honneur d'escorter Sa Sainteté jusqu'à Castel-Gandolfo.

Le 23 juillet le Saint-Père devait promulguer, dans l'église paroissiale de Castel-Gandolfo, le décret *Tuto procedi posse ad canonisationem* de la bienheureuse Germaine Cousin de Pibrac, diocèse de Toulouse, en France.

* **

Malgré tout ce dévouement de ses sujets, de ces élans non équivoques de leur amour pour leur Père et leur Roi, Pie IX n'en sera pas moins calomnié par les révolutionnaires. Partout, au reste, à cette heure, la papauté, observe M. de Lavédon, semble abandonnée par les gouvernements, qui ne comprennent pas qu'en revendiquant son indépendance politique et territoriale, elle défend leur propre indépendance; et c'est dans l'âme des peuples beaucoup plus que dans les évolutions des Cabinets, qu'elle peut trouver désormais son appui. Nous l'avons vu par les débats expressifs des chambres

françaises; nous le voyons au delà des Pyrénées par l'universelle réprobation que soulève la reconnaissance du royaume d'Italie. Pour infliger à l'Espagne un pareil démenti de ses traditions et de ses affections, le maréchal O'Donnell a dû fermer brusquement les Cortès; mais le sentiment public s'est fait jour avec éclat dans les patriotiques protestations des évêques comme dans les pétitions des citoyens, et le cri de la nation parle plus haut que la voix de ses ministres d'un jour.

Quelle raison supérieure O'Donnell avait-il de blesser ainsi le sentiment populaire et séculaire de son pays? Quel intérêt à enlever d'avance à sa catholique nation la perspective de devenir l'asile du Souverain-Pontife, la gloire et l'importance qu'aurait pu lui donner en Europe la présence d'un tel hôte? La dépêche embarrassée dans laquelle M. Bermudes de Castio, oublieux des exemples paternels, a exposé les motifs déterminants de l'acte du Cabinet, ose dire que c'est pour être utile au Saint-Père lui-même, en augmentant l'influence de l'Espagne dans les affaires italiennes, que la reconnaissance du royaume italien a été proposée à la Reine. Si l'Espagne n'a rien pu naguère contre un petit Etat, que pourrait-elle aujourd'hui contre une puissance? Et quelle raison de croire que l'ambassadeur d'Isabelle à Florence obtiendra, par la simple reprise des relations, ce que l'ancien ministre d'Isabelle à Turin n'a pu obtenir, en dépit des bons rapports qu'il y entretenait? L'Espagne aura sa dignité de moins, voilà tout; mais est-ce en perdant sa force morale, la seule à peu près qui lui reste, qu'elle se sera ménagé pour l'avenir les revanches dont elle a tant besoin? Puisse-t-elle n'avoir pas à regretter ses tristes concessions au parti révolutionnaire; puisse-t-elle n'avoir pas à subir un jour chez elle l'application du système qu'elle amnistie si imprudemment chez les autres!

* * *

Le Cabinet de Turin, ayant accompli, en partie, les stipulations de la Convention du 15 septembre, en transférant la capitale à Florence, il ne reste plus à la France qu'à retirer dans l'espace de deux ans ses troupes de Rome. Qu'arrivera-t-il alors? Nul ne le sait; tout le monde le prévoit. Le *Moniteur*, organe de l'empire français, annonce que le St. Père, en vue des éventualités, a commencé de réorganiser sa petite armée, et qu'il se dispose, suivant de sages conseils, à appeler des volontaires de toutes les parties du monde catholique à la garde du domaine de St. Pierre. Les dévouements ne manqueront pas, au risque même d'infliger à Victor-Emmanuel l'infamie et de donner à l'Eglise la gloire d'un nouveau Castelfidardo.

* * *

Il est dit dans l'Ecriture que "les puissants seront puissamment punis." Des incendies, des ouragans, des maladies qui atteignent les hommes et les animaux désolent l'immense empire russe, et on assure que le choléra a déjà franchi la frontière méridionale.

LE DIVORCE.

(Suite et fin.)

XV.

Le moment était donc venu! Odile entra, tremblante, dans cette pauvre petite boutique assez semblable, pour l'ordre et la propreté minutieuse, à celles que peignait Terburg, et demanda à une vieille qui tricotoit:

"M. Walmeire?"

— En haut, au premier. Montez doucement, l'escalier est un peu obscur."

Elle monta lentement, en effet, car un tremblement nerveux faisait plier ses genoux; au haut de l'escalier, une chandelle brûlait devant une image de la sainte Vierge (on était au samedi), et lui laissa voir une porte grise. Elle frappa, on ne répondit point; elle attendit longtemps et se décida enfin à tourner la clef. Elle entra dans une étroite antichambre qui servait de bureau, car on y voyait une table, des casiers et quelques livres; au fond, une porte était ouverte: c'était celle d'une chambre qui, tournée au couchant, recevait les derniers rayons du soleil, et à leur lumière Odile vit Guido, couché dans un fauteuil, près d'un feu de houille presque éteint. Dormait-il? on n'aurait pu le dire, tant il était immobile, tant il semblait absorbé. Odile avait ressenti jusqu'alors un mélange de crainte et de tendresse; mais, à la vue de son mari, l'amour, l'attrait, la pitié la plus vive l'emportèrent, et d'un mouvement soudain elle entra, tomba à genoux devant lui, en lui serrant les mains, en disant d'une voix étouffée par un excès d'émotion: "Guido! oh! Guido! c'est toi, enfin!"

— Odile! s'écria-t-il avec une surprise inexprimable. Odile, que venez-vous faire ici?

— Je viens reprendre ma place, lui répondit-elle avec une humble fermeté, je veux réparer, s'il se peut, mes torts. Je suis votre femme, toujours votre femme devant Dieu, Guido.

— Mais les hommes, les hommes, que diront-ils?"

Elle restait à genoux, mais une douce autorité régnait en elle quand elle lui répondit, en citant la sainte liturgie: "Que l'homme ne sépare pas ce que Dieu a uni. Nous sommes, nous sommes unis, Guido, me rejetterez-vous? refuserez-vous de me pardonner?"

— Vous pardonner! répondit-il, et moi, n'ai-je pas été coupable et bien coupable envers vous?"

En disant ces mots, il la releva et la serra sur sa poitrine. Elle répondit à son étreinte et, appuyée sur lui, elle pleura les larmes les plus douces et les plus amères de sa vie. Guido tremblait, cette émotion était trop forte pour son corps épuisé, et il retomba dans son fauteuil en proie à une affreuse suffocation. Elle le soutint, elle le secourut, elle entra ainsi dans ses droits d'épouse, et, quand il revint à lui, il serra tendrement sa main et lui dit: "Vous me faites du bien."

— C'est pour toujours que nous sommes réunis," dit-elle, penchée sur lui.

Il la regarda avec tristesse: "Jusqu'à ma mort, Odile, puisque vous le voulez, vous êtes ma femme devant Dieu, et je reconnais que j'ai commis une faute bien grave en demandant le divorce et en en profitant

pour satisfaire à une folle passion. Mais Dieu m'a puni !

— Chut ! dit-elle. Ne vous fatiguez pas, cher Guido."

Ils restèrent quelques instants silencieux, la main dans la main. Guido paraissait calme et satisfait ; mais Odile avait l'âme navrée, soit qu'elle regardât le visage pâle et souffrant de son mari, soit qu'elle examinât l'indigente demeure où il avait vécu seul, malade et pauvre. Une seule chose la consolait doucement : au-dessus du lit s'élevait un crucifix. "Vous aviez le bon Dieu près de vous, dit-elle à demi voix.

— Oui, répondit-il, depuis que je suis malheureux, je suis redevenu chrétien. Le malheur a du bon.

— Nous nous étions, quoique séparés, dit-elle ; moi aussi, je crois.

— Je l'avais deviné. Que Dieu soit loué ! Mais j'avais une autre consolation, quoique mêlée de soucis.

— Votre enfant ? Oh ! que je voudrais le voir !

Il se leva en s'appuyant sur elle, et ouvrit une seconde porte qui donnait dans une étroite petite chambre. Là, à la lueur d'une bougie que Guido tenait élevée, Odile vit sur l'oreiller d'un petit lit une tête d'enfant plongée dans le plus paisible repos. Il était innocent et beau dans son sommeil. Odile le regarda très-longtemps ; ses yeux étaient mouillés, et son cœur rempli de pensées qui allaient avec amour du père au fils, et qui s'élevaient avec une secrète indignation contre la mère dénaturée qui avait abandonné cette aimable créature. "À quoi pensez-vous ? lui dit Guido à voix basse.

— Je pense qu'il ressemble à Marguerite, à notre pauvre petite fille ! Je l'aime, Guido, je sens pour lui ce que j'éprouvais pour Marguerite quand je la regardais dormir dans son berceau.

— Eh bien ! Odile, il sera à vous ; vous serez sa vraie mère, puisque l'autre...

Il se tut, et ils revinrent s'asseoir l'un près de l'autre. L'épicière, un peu curieuse sans doute, monta à ce moment ; elle apportait à son hôte le souper qu'elle avait préparé pour lui ; c'était une tasse de gruau et deux œufs sous une serviette de toile bise. Elle rangea avec symétrie la tasse et le couvert, et Guido lui dit enfin : "Madame Symoens, c'est ma femme qui est venue de Gand, pour me voir."

Madame Symoens ouvrit de grands yeux, comprenant difficilement qu'un pauvre employé d'un chemin de fer eût une femme d'un extérieur si élégant et riche ; mais l'attitude d'Odile la rassura et elle s'abstint de tout commentaire.

"Pourriez-vous me loger près de mon mari, madame Symoens ? demanda Odile.

— Sans doute, madame ! la chambre voisine sur le palier est vacante, et elle est très-propre.

— Je la prendrai ; voulez-vous y faire transporter ma malle qui est à l'auberge ?

— Oui, madame, sur l'heure."

Guido ne parlait pas, mais il voyait avec une douce joie Odile rentrer dans la vie à deux ; il l'avait aimée, et, dans les jours de sombre tristesse dus à sa seconde union, il l'avait regrettée en s'accusant lui-même. Et combien de fois, seul, abandonné, malade, n'avait-il pas pensé à elle ? Et elle revenait meilleure et plus tendre qu'autrefois : Dieu la lui rendait pour peu de temps ; c'était un dernier rayon destiné à illuminer le seuil de la mort.

Le lendemain, dès qu'elle entendit du bruit, elle accourut. Guido n'avait pu se lever, une nuit d'agitation, si douce qu'elle fût, l'avait accablé, et l'enfant, habitué à se lever et à s'habiller seul, était déjà auprès de lui. Il parut surpris à la vue d'Odile ; elle le prit sur ses genoux et l'embrassa tendrement ; "Je veux être votre maman, Arthur," lui dit-elle.

Il la regarda longtemps dans les yeux, et Guido l'observait avec une espèce d'anxiété :

— Je veux bien, dit-il enfin, mais vous ne ferez pas comme ma première maman, qui ne voulait jamais que je sorte avec elle, ni que je joue dans sa chambre ! Vous me mènerez promener avec mon cher papa ?

— Oui, mon ami, et si votre cher papa veut y consentir, nous irons à trois dans un plus joli pays que celui-ci, et vous vous amuserez bien."

L'enfant l'embrassa, et Odile, en le tenant toujours sur ses genoux, s'assit auprès du lit et dit tendrement à Guido : "Vous êtes souffrant, et l'air de Farnes est si humide et si froid ! Consentez, Guido, à un voyage dans le Midi où nous vous accompagnerons, votre fils et moi ; votre santé se rétablira, et nous arrangerons notre avenir en paix."

Il lui serra la main et lui dit avec tendresse : "Je ne puis pas m'opposer à vos bonnes intentions, mon amie ; il est trop tard pour vous résister maintenant ! je me soumetts donc à votre ordonnance."

Il s'efforçait de sourire ; mais Odile, voyant ce sourire doux et triste, se mit à pleurer en appuyant sa tête auprès de celle de son mari :

"Pauvre ami ! lui dit-il, se retrouver si tard et pour si peu de temps, pauvre Odile ! mais en Dieu, nous nous retrouverons et nous nous aimerons éternellement. Ne pleure pas, amie, sois tranquille, sois heureuse, car je suis heureux et tranquille."

— Papa, dis-lui donc de ne pas pleurer, puisque nous allons être si contents tous les trois," s'écria Arthur qui les regardait avec inquiétude.

Elle pleurait toujours, mais quelles folles joies auraient valu ces larmes, au fond desquelles brillaient les espérances immortelles et l'immortel amour?...

XVI

Quinze jours après, les deux époux, d'après les conseils d'un médecin de Bruxelles, étaient installés à Pierrefonds, dans une charmante solitude, auprès d'une des plus belles forêts de France, et non loin de la fontaine dont les eaux douces et puissantes pouvaient faire quelque bien à Guido. L'enfant était avec eux, et il jouissait, lui, de tout le bonheur qu'on lui avait promis : il courait, il s'ébattait en liberté ; Odile lui prodiguait les soins, le bien-être et les caresses, et il goûtait avec l'insouciance de son âge ces plaisirs qui depuis longtemps lui étaient refusés. Guido suivait le traitement prescrit par le médecin, quoiqu'il n'en attendît rien, et Odile s'efforçait, en vain, de se faire quelque illusion. Et cependant, l'affection, la confiance, la paix de la conscience, le sentiment du devoir accompli donnaient à ces derniers moments une douceur qui devait embaumer le reste de sa vie. Elle ne quittait pas son mari, elle le servait le jour et la nuit ; quelquefois il pouvait sortir, appuyé sur son bras, et se promener pendant un quart d'heure au soleil, en aspirant les senteurs des

bois; plus souvent ils s'assayaient près d'une fenêtre qui encadrait un beau paysage, pris sur la forêt ou sur les ruines colossales du vieux château, et ils passaient ensemble de longues heures dans une intimité que rien ne troublait plus. Ils parlaient du passé, pour le regretter; ils parlaient de leur enfant, partie pour le ciel, d'Arthur, à qui une longue vie semblait promise, et parfois, rarement, Odile disait quelques mots de l'avenir:

— "Quand vous serez guéri, nous nous établirons dans un autre pays, en Angleterre si vous voulez, ou dans les îles normandes, dont le climat est si doux; là où le Codo français n'est pas reçu, là où la loi ne nous défendra pas d'être unis."

— Nous le sommes devant Dieu, Odile, cela suffit pour se retrouver à jamais. Ce serait cependant une douce perspective que de vivre avec vous..."

Souvent il la priait de lire à haute voix, mais il ne goûtait que les livres de piété. Il ne disait pas à sa femme combien il avait besoin de s'appuyer sur Dieu pour se détacher d'elle.

Ils passèrent ainsi deux mois, durant lesquels la maladie de Guido suivit son cours rapide et mortel. Il était impossible, même à Odile, de s'abuser davantage... elle ne parla plus d'avenir, mais Guido lui parla plus fréquemment du ciel. "J'expie mes fautes en vous quittant, lui dit-il un jour; mais vous, chère amie, vivez pour mon pauvre enfant; je vous le lègue."

Le courage et la foi dont il était pénétré animèrent aussi le cœur de sa femme: elle sentait comme lui que, dans cette séparation amère, il y avait un rachat pour les fautes du passé et un contrat pour l'éternel avenir. "Ce n'est que pour peu de temps, lui répétait-il; la mort nous séparera moins que le divorce, car je prierai toujours pour vous et vous penserez toujours à moi. Souvenez-vous d'une seule chose: c'est que je vous ai dû les derniers moments heureux de ma vie, et que je vous bénis ainsi que mon enfant."

Il mourut paisiblement, avec son Dieu dans son cœur et le crucifix dans ses mains.

M. Paulus vint chercher sa fille à Pierrefonds, il la reconduisit à Gand, où le corps de Guido fut ramené et déposé près du cercueil de Marguerite. La profonde douleur d'Odile toucha son père, et il lui accorda la permission d'élever chez lui le petit Arthur: bientôt il s'attacha lui-même à cet enfant, qui était devenu l'unique consolation de la triste veuve: il était pour elle un souvenir suprême, un legs précieux, la vivante image de son mari et de sa fille à la fois, et la seule distraction qui pût animer ses journées mélancoliques. Elle s'occupait de son éducation, elle formait déjà des projets pour son avenir, et souvent elle se disait: "Que ferait Guido? que me conseillerait-il?" Toute sa pensée était là.—Dieu, son mari et l'enfant que tous deux avaient aimé.

Plusieurs mois s'étaient écoulés depuis la mort de Guido; un matin, un étranger en uniforme fit demander Odile. Elle descendit en tenant Arthur par la main, et, en les voyant ainsi en deuil tous deux, elle se tendre et lui si soumis, on n'aurait pu croire qu'ils n'étaient pas le fils et la mère. L'officier salua Odile et lui dit avec un accent allemand prononcé:

— "Je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous, madame: je suis le capitaine Wolfgang Starks, de l'armée prussienne, et je viens remplir auprès de vous une mission qui, j'espère, ne vous sera qu'agréable. Ma

femme, madame Ida Franck en premier mariage, madame Walmeire en second, maintenant madame Starks, vous fait réclamer, par ma bouche, l'enfant de sa seconde union, Arthur-Guido Walmeire. Elle a appris que vous en avez pris soin, elle vous en est infiniment reconnaissante, mais elle désire le reprendre sur-le-champ."

Odile le regarda avec épouvante, en serrant Arthur contre elle: "Vous voulez reprendre cet enfant, s'écria-t-elle, pour le rendre à celle qui l'a abandonné! Mais son père me l'a donné, il est à moi, à moi seule."

— Je doute que M. Walmeire eût le droit de vous le donner, et d'ailleurs, avez-vous un papier pour attester cela?

— Je n'en ai pas, mais ma parole ne vous suffit-elle pas? Je suis la vraie mère de cet enfant, monsieur!

— Par les sentiments, par les affinités, par le cœur, je ne dis pas, répondit l'officier avec beaucoup de flegme; mais les droits de ma femme sont légaux, et elle entend rentrer en possession de son fils. C'est mon idée aussi.

— Mais, monsieur, je l'aime et je ne le rendrai pas!

— Nous verrons cela.

— Cet enfant, d'ailleurs, est catholique comme l'était son père; votre femme est protestante...

— De la confession d'Ausbourg ainsi que moi, madame.

— Elle voudra le faire élever en protestant.

— Je ne vous cache pas que c'est notre intention: j'ai un frère qui est ministre du Saint Évangile et qui s'en chargera.

— Et la loi vous donne de tels droits! s'écria Odile avec une douloureuse indignation.

— Je pense que oui, madame. Vous pouvez vérifier, d'ailleurs.

— C'est ce que je compte faire, monsieur," dit Odile en se levant et en congédiant l'officier prussien.

L'enfant avait compris à moitié, il pleurait et se cramponnait à sa robe. Elle était pénétrée de douleur. Son père, pour la calmer, alla consulter avocats et magistrats, mais la loi était contre elle, la loi laissait l'enfant à sa mère, quelque indigne qu'elle se fût rendue de ce nom, de ce devoir, de ce bonheur. Et la loi eut son cours; Odile, qui s'attachait à l'enfant, dernier souvenir de son mari, lutta avec une énergie désespérée; mais un jugement et un arrêt la forcèrent à rendre Arthur à madame Wolfgang Starks. Il partit donc pour la Prusse, et là il fut confié aux soins du pasteur luthérien qui s'efforça de lui faire oublier et mépriser son pays, ses amis et ses sentiments catholiques. Triste et dernier effet du divorce, qui fait passer les enfants de famille en famille, partout étrangers, partout malheureux, pauvres parias errants loin du foyer domestique qu'un orage a bouleversé!

Odile survécut à ce dernier coup qui frappait son cœur meurtri: les pauvres héritèrent de la part d'affection, part immense, qu'elle avait dévolue à Arthur. Sa vie ici-bas n'a plus qu'un but: le salut de son père, et le vieux libre penseur subit déjà, en dépit de lui-même, l'influence de l'atmosphère chrétienne dont il est environné. Il donne moins aux plaisirs et un peu plus aux misérables; il suit quelquefois sa fille à la messe, mais il ne l'accompagne jamais au cimetière de Saint-Armand où elle va s'agenouiller entre deux tombeaux que la croix protège... il a peur de la mort. Pourtant, elle espère qu'il mourra en chrétien et non en solidaire.

Ses œuvres et ses souffrances sont offertes à cette intention. "Et si Dieu m'accorde cette grâce, dit-elle parfois à Gabrielle, que pourrai-je demander encore, si ce n'est la fin de mon exil? On m'attend là-haut: mon enfant, dans les bras de son père, m'appellera-t-elle longtemps?..."

On a eu des nouvelles du docteur Thibault: il est à Naples où il compte, dit-on, finir ses jours.

MATHILDE BOURDON.

SERMON

Prononcé à la Cathédrale de Québec, le 26 juin 1865, jour de la fête de St. Jean-Baptiste,

PAR M. L'ABBÉ T. A. CHANDONNET.

Dabo tibi gentes hereditatem tuam.

Je te donnerai les nations en héritage.

Ps. 2, v. 18.

(Suite et fin.)

III.

Mes Frères,

Le travail est un déploiement de force contre la force. Il contient trois choses: l'action, la lutte et la peine. Ici bas, notre action est toujours un travail, tandis que dans la patrie du ciel, nous agissons sans travailler, comme Dieu lui-même agit toujours et ne travaille jamais.

Le travail suppose donc de la part de l'homme un déploiement d'énergie constante.

Mais jamais, en dehors de la vie morale, jamais le travail ne porte mieux son nom, jamais il ne réclame plus d'énergie et de constance, jamais il ne répand plus de sueurs, que quand il se charge d'alimenter la vie physique de la patrie. Jamais il n'exige un concours plus général, plus réel, plus désintéressé, plus public, une conspiration plus générale et plus patriotique.

A quoi tient cette vie physique? Elle tient principalement à quatre éléments: les arts, l'industrie, le commerce et l'agriculture.

Avant de m'attacher aux détails, permettez au prêtre qui ne cesse jamais d'être citoyen, qu'ici même, sous un vêtement qui tient plus au sanctuaire, dans une chaire où enseignèrent les apôtres, armé d'une autorité que l'Eglise communique à tous ses ministres, environné de cet éclat surnaturel qui s'attache au pas de ceux qui évangélisent la paix et les biens d'une autre vie; permettez-moi de payer, au nom de la patrie, le tribut de louange mérité à tous ceux de nos compatriotes qui, au milieu des labeurs d'une carrière encore neuve dans notre jeune patrie, ont déjà réussi à donner à nos arts, à notre industrie, à notre commerce, à notre agriculture, une vie qui ne s'efface pas en présence de l'éclat qui entoure ceux des nations étrangères.

La patrie doit voir avec bonheur l'artiste qui s'étudie à animer son histoire et son sol, l'industriel qui double ses forces, l'intelligente sollicitude du commerçant qui exploite et grossit ses richesses; l'agriculteur laborieux

qui sollicite l'incépisable fécondité de ses entrailles; les efforts de ceux qui ont élevé leur zèle pour une de ces quatre choses à la hauteur d'un apostolat patriotique, ou qui font profession d'accueillir le génie protecteur de notre vie physique dans les sanctuaires plus durables d'une institution régulière. Elle doit suivre avec un œil de complaisance ceux de ses enfants qui vont soutenir, jusque sous un ciel jaloux d'une prescription séculaire, la gloire du talent canadien.

Maintenant, M. P., il faudrait avoir le talent de ces hommes dévoués pour bien connaître l'importance vitale de leurs œuvres.

Je ne me flatte pas de savoir ce que valent en réalité les imitations aimées de l'artiste, même pour l'esprit et pour le cœur, le travail de l'industrie, ses exploitations, ses perfectionnements et ses ingénieuses découvertes. Le commerçant seul peut calculer ce que valent à la patrie ces riches importations d'une plage étrangère, l'exportation régulière de sa propre abondance, cet échange industriel des biens que la Providence a ménagés aux peuples comme aux individus; et cette heureuse facilité de relations sociales qu'ils introduisent, sans que jamais cependant l'intérêt matériel n'impose aux peuples un sacrifice qui coûterait au droit, au devoir ou à l'honneur.

Sur ces trois points importants, je suis donc forcé de limiter mes réflexions. Cependant, j'en connais assez pour me convaincre que la vie physique des peuples, dans quelque élément qu'on la suppose, est toujours une vie; que la patrie a besoin de sa vie physique même au profit de sa vie morale et de sa vie sensible. Le progrès des arts, de l'industrie, du commerce, de l'agriculture, procure naturellement le bien-être des peuples; le bien-être d'un peuple, dans quelque ordre qu'il soit, ne se sépare jamais du reste de sa vie sans violence et sans douleur. Au point de vue de l'heureuse intégrité de notre vie sociale et patriotique, nous devons donc vouloir et désirer que nos arts, notre industrie, notre commerce et notre agriculture fleurissent et portent leurs fruits.

Laissons à d'autres, si nous le voulons, dans chacune de ces carrières honorables, le poids du jour et de la chaleur.

Mais il est une chose que nous ne pouvons pas abdiquer, et que nous ne saurions omettre sans devenir coupables et de lâcheté envers nos frères et de trahison envers la patrie: c'est le devoir de donner aux arts, à l'industrie, au commerce et à l'agriculture canadiens l'encouragement de nos sympathies et de nos actes.

Ici encore, ce n'est point le fanatisme de l'exclusion que la patrie désire, ni même l'héroïque sacrifice des intérêts personnels en présence de ceux de nos frères. Non, mais lorsque des compatriotes naturellement plus chers à la patrie, ne reculent pas eux-mêmes devant le sacrifice pour soutenir l'honneur de leurs carrières et mériter notre confiance, il est plus que naturel, il est juste, il est patriotique à nous de leur accorder une réelle protection. Et cette protection, je ne veux pas qu'elle se réduise à des velléités et à de belles paroles; je veux plus, je veux que chacun agisse comme si l'efficacité de cette protection ne dépendait que de lui seul; car toute action publique tient à l'action spéciale de chacun.

Vous n'êtes pas étonnés, sans doute, mes chers concitoyens, que je détache des autres et réserve à une at-

tention spéciale l'art si ancien, si utile, si noble de l'agriculture. Je suis frappé de plusieurs faits que je trouve inconciliables. Les voici: c'est que tout le monde convient que l'agriculture est une chose belle, bonne et vitale, surtout pour nous Canadiens-français; tout le monde convient que notre agriculture marche languissamment; tout le monde déclare qu'il faut agir pour la ranimer; et très peu agissent.

Tout le monde convient que l'agriculture est un élément vital pour nous. C'est elle, en effet, qui, dans une population soustraite aux malignes influences de l'atmosphère des villes, conserve à la patrie une vigueur plus antique, des mœurs plus canadiennes. L'agriculture, par un privilège qui ne fut partagé par aucune autre carrière sociale en Canada, a fourni dans la personne de ses enfants des gloires, des défenseurs, des sauveurs de la patrie. Vous en voyez dans l'épiscopat et le sacerdoce, sur le champ de bataille, dans la magistrature, dans la politique. Je ne puis pas ici aider vos mémoires par un dénombrement qui serait trop long et toucherait à des noms trop récents. Mais je consulte le fait, et j'en conclus qu'envers l'agriculture, nous sommes tous spécialement engagés.

Notre agriculture est souffrante; ai-je besoin de le prouver?

Tout le monde convient qu'il faut exploiter notre sol et s'emparer de nos forêts avant l'étranger. Ai-je besoin de le prouver?

Cependant très peu agissent. Je pourrais me contenter de l'affirmer. Mais une chose pénible à entendre a besoin d'une autre qui l'autorise. En voici une assez éloquent.

Il y a quelques années, une société de colonisation a pris naissance au sein de notre cité. Sa devise était généreuse. Naturellement elle fut bien accueillie, même protégée par nos feuilles politiques; elle a reçu l'appui d'hommes distingués, l'adhésion et la coopération de familles entières. Plus d'une fois elle a couru au secours de pauvres et braves colons, visités par les rigueurs de l'incendie.

Cependant, dans une ville comme la nôtre, combien compte-t-elle de membres souscripteurs? A peine un mille. Beaucoup d'entre nous ont négligé, quelques-uns même, quand on est allé frapper à leur porte, ont positivement refusé de donner en faveur d'une œuvre si patriotique, à notre chère agriculture, l'infime contribution de trente sous, qu'on allait quelques heures après et souvent, et volontiers, jeter dans les mains d'une association de comédiens ou de danseurs nomades.

Et cependant nos propres frères sont dans la souffrance.

Non, mes chers compatriotes, non, nous ne faisons pas assez: le citoyen ne fait pas assez, l'homme du peuple ne fait pas assez.

Et cependant, chaque jour, les feuilles publiques nous répètent que cent mille compatriotes ont quitté nos églises, nos foyers, nos terres, nos drapeaux, pour aller mendier, au milieu d'une population mille fois étrangère, le pain amer du travail, perdre leur foi, leur honneur et leur patriotisme.

Oh! il me semble que la patrie se lève en ce moment, les yeux baignés de larmes, et montre à ses enfants encore fidèles la plaie qui saigne toujours à son flanc généreux.

Mes chers compatriotes, dans la triple vie de la patrie

nous avons vu la patrie toute entière. Elevons donc nos âmes, et laissons agir nos cœurs. Emparons-nous de la vie. Emparons-nous de la vie morale par la science et par la vertu, par le travail énergique de l'intelligence et du cœur. Je ne donnerai pas de conseils à l'âge mûr; mais je dirai à la jeunesse qui m'écoute: Défez-vous de ces feuilles ignorantes et immorales qui nous apportent les épaves honteuses d'une plage étrangère; allez chercher le pain spirituel, qui nourrit les fortes générations, dans les mains de ces hommes qui ont bien parlé et bien écrit de la vérité et du bien, et non pas dans les romans qui se cachent au fond de nos bibliothèques. Emparons-nous de la vie sensible avec honneur.

Emparons-nous de la vie physique avec la force dont savent disposer nos bras.

Portons haut le drapeau sublime de notre nationalité. Inscrivons-y: Union, Respect et Amour. Un peuple ne vit pas, il n'est pas même possible, sans l'union qui groupe toutes les forces, sans le respect qui donne la confiance, sans l'amour qui réunit la puissance royale des hommes, le cœur.

Effaçons donc pour jamais la division, le mépris et l'indifférence. A ces mots, mes chers compatriotes, souffrez que je vous fasse franchement un dernier reproche. Vous avez assez mérité d'honneur pour supporter un blâme. Le Canadien sur ces bords devenus moins sympathiques à sa nationalité, le Canadien-français n'est pas uni, il ne se respecte pas assez, il ne s'aime pas assez.

Ah! nous vivons à côté d'une nation aussi ennemie qu'elle est vaste, nous respirons au milieu des nationalités étrangères, nobles et amies, mais nous-mêmes nous voulons vivre. Pourquoi donc cette rivalité entre Canadiens? Pourquoi donc cette jalousie fatale qui anime le Canadien contre le Canadien? Pourquoi cet engouement pour tout ce qui s'éloigne de notre propre race? Qu'avons-nous donc à envier à un patrimoine étranger?

Pourquoi donc poursuivre de notre envie le Canadien-français qui monte et domine? Tout cela est pénible à dire, mes chers compatriotes, mais cela est vrai; depuis longtemps je voulais le dire, aujourd'hui je puis le dire et je le dis. Heureux si le reproche fait mieux que la louange.

O mes chers compatriotes! soyons donc unis, attachés les uns aux autres par les liens honorables de l'estime et de l'amour, et alors nous vivrons; et l'ordre, la paix qui est la persévérance de l'ordre, l'anticipation du bonheur complet, étendra ses ailes protectrices sur la religion, sur l'individu, sur la famille, sur l'Etat, sur notre noble et bien-aimée patrie.

Abd-el-Kader.

A l'occasion de la visite et du séjour d'Abd-el-Kader à Paris, les journaux ont beaucoup parlé de ce personnage célèbre, qui, à diverses époques et à divers titres, a occupé l'attention de l'Europe, de l'Asie, de l'Afrique et principalement celle de la France.

Nous avons cru faire plaisir à nos lecteurs en exquissant ici une courte notice sur le fameux émir dont le nom, il y a plus de trente ans, retentissait dans les déserts de l'Afrique et qui, pendant près de quinze années, opposa une résistance infatigable aux plus vaillantes

troupes françaises et tint en haleine leurs plus illustres généraux.

Abd-el-Kader ben Mahhi-ed-Din naquit en 1808, près de Mascara, dans la plaine de Ghis, où vingt-quatre ans plus tard, c'est-à-dire en 1832, il devait être proclamé *sultan* des Arabes. L'ex-émir a donc aujourd'hui 57 ans. Originaire du Maroc, sa famille, qui ne vint s'établir en Algérie qu'à une époque assez récente, ne tarda pas cependant à acquérir dans ce derniers pays une influence considérable, grâce à la réputation de sainteté de l'aïeul et surtout du père d'Abd-el-Kader, Si Mahhi-ed-Din. Celui-ci joignait à la qualité de marabout celle de shérif, c'est-à-dire descendant du prophète par sa fille Fatma. Une légende, que racontent les Arabes, paraît avoir exercé quelque influence sur l'élévation précoce du fils de Mahhi-ed-Din au rang de sultan. Voici, suivant eux, ce qui arriva :

Le lendemain de l'arrivée du jeune Abd-el-Kader à Bagdad revenant d'un pèlerinage de la Mecque, où il avait accompagné son père, un nègre se présente tout à coup à celui-ci, et d'une voix sévère dit :

« Où est le sultan ? »

— Il n'y a pas, répond Mahhi-ed-Din, de sultan parmi nous ; nous sommes des gens pauvres et venant de la Mecque, où nous avons visité la maison de Dieu.

— Le sultan, reprend le nègre, est celui que tu as envoyé conduire les chevaux aux pâturages, comme si un tel soin devait incomber à l'homme qui doit un jour commander à tout le *gharb*.

Et comme le marabout lui avait fait remarquer que ces paroles imprudentes pourraient attirer sur lui l'attention ombrageuse des Turcs, le nègre mystérieux ajouta :

« Apprends donc que le règne des Turcs est près de finir dans l'Occident. »

Ce fut peu de temps après, en effet, en 1830, que les Français entrèrent vainqueurs à Alger, et que le soulèvement général des tribus du beylik d'Oran et de la régence d'Alger fit fuir les milices turques.

Abd-el-Kader fit l'apprentissage des armes sous les ordres de son père. Il vit le feu pour la première fois sous les murs d'Oran dans les journées des 3 et 7 mai 1832. Là, emporté par son bouillant courage, il s'élança au milieu des tirailleurs et faillit être fait prisonnier. Son cheval reçut sept coups de baïonnette. Une autre fois, c'était dans les combats des 6 et 23 octobre, des 10 et 11 novembre de la même année, il mit le comble à sa réputation comme guerrier. On le vit riant avec le danger, se précipiter sur le passage des obus qui ricochaient auprès de lui, et accueillir par des railleries les signes de terreur de ses compagnons d'armes. La valeur déployée par Abd-el-Kader appela sur lui l'attention des Arabes, dont il excitait l'admiration.

Vers ce temps, les chefs arabes, qui se disputaient les lambeaux d'un pouvoir déchû, firent une démarche auprès de Mahhi-ed-Din et lui demandèrent de prendre en main la cause de la guerre sainte. Le sage marabout ayant repoussé ces offres à cause de son âge avancé, et ayant répondu qu'il fallait un chef actif et dans la force de l'âge, les principaux des tribus le prièrent de leur donner pour sultan « non pas son fils aîné qui n'était qu'un homme de livres, » mais le fils de Zohra qui était « un homme de poudre. » Mahhi-ed-Din hésita d'abord, puis refusa, alléguant qu'Abd-el-Kader était trop jeune,

trop inexpérimenté pour assumer sur sa tête une tâche aussi difficile.

On était au 21 novembre 1832. Le lendemain, les mêmes chefs se réunirent de nouveau dans la tente pour arrêter une décision définitive. Alors un vieillard prit la parole. C'était Sidi-el-Arach, marabout centenaire, dont le nom était entouré d'un respect presque égal à celui dont jouissait le nom de Mahhi-ed-Din. Laissons parler ici M. Bellemare, dans son livre intitulé : *Abd-el-Kader, sa vie politique et militaire* ; la scène, d'une simplicité naïve et d'une couleur antique, mérite d'être rapportée :

« Sidi-Arach déclara que dans un rêve il avait vu le jeune Abd-el-Kader assis sur un siège d'honneur et rendant la justice. »

Or, il se trouva que Mahhi-ed-Din avait eu également un songe analogue : Sidi Abd-el-Kader-ed-Djalaly lui était apparu dans son sommeil, et après lui avoir rappelé la prophétie faite à Bagdad, il avait ajouté :

« Ton fils ou toi devez être sultan des Arabes. Si tu acceptes le pouvoir pour ton propre compte, ton fils mourra ; si tu l'acceptes pour lui, tu mourras bientôt. »

En présence de cette coïncidence de rêves, que nous ne discutons pas, la résistance de Mahhi-ed-Din cessa. Il fit appeler son fils, et après lui avoir exposé la démarche des Hachems et des Beni-Amers :

« Si tu étais appelé à commander aux Arabes, lui dit-il, comment les gouvernerais-tu ? »

— Le livre de la loi à la main, et, si la loi me l'ordonnait, je ferais moi-même une saignée derrière le cou de mon frère. »

A ces mots, qui devaient résumer toute la conduite politique d'Abd-el-Kader vis-à-vis du peuple arabe, mais qui faisaient connaître en même temps la nécessité d'un gouvernement juste et sévère dans les circonstances où l'on se trouvait, Mahhi-ed-Din s'appuya sur l'épaule de son fils, sortit de la tente, suivi de tous les chefs qui depuis deux jours avaient pris part aux délibérations, et, présentant Abd-el-Kader à la foule assemblée :

« Voici, dit-il, le sultan annoncé par les prophéties : c'est le fils de Zohra. Obéissez-lui comme vous m'obéiriez à moi-même. Que Dieu vienne en aide au sultan ! »

Une immense acclamation répondit à ces paroles du marabout. Aussitôt Abd-el-Kader, montant à cheval, parcourut, au milieu des cris d'allégresse, les flots d'une foule en délire se précipitant sur ses pas, baisant ses mains, ses jambes, ses étriers, ses vêtements, et faisant retentir l'air de ce cri que Mahhi-ed-Din, avait proféré une première fois : *Al ah insor es sultan !* (Que Dieu vienne en aide au sultan !)

C'est ainsi que fut proclamé sultan des Arabes, à l'âge de 24 ans, celui qui devait, pendant quinze années, forcer les plus vaillantes troupes françaises à tant de fatigues et de glorieux combats. Avant de quitter le livre de M. Bellemare, disons que cet écrivain établit, au moyen de documents officiels, la fausseté complète de l'accusation qu'on a fait peser sur l'émir d'avoir ordonné le massacre des prisonniers français à la *Deïra* en 1846. Cet historien prouve qu'Abd-el-Kader n'a trempé en rien dans cet odieux attentat, que non-seulement il n'a pas donné l'ordre d'exécution, mais que, l'eût-il voulu, il n'aurait pu le donner. On aime à se sentir complètement rassuré sur ce point à un moment où la France possède son ancien et illustre ennemi devenu son ami et son allié. L'estime personnelle peut ainsi

s'ajouter aux liens de mutuelle reconnaissance que des événements subséquents à la guerre ont établis entre Abd-el-Kader et la France.

Ce fut le 23 décembre 1847, juste deux mois avant la révolution qui devait précipiter du trône le roi Louis-Philippe, que cet homme extraordinaire, qui avait soulevé trois fois l'Afrique contre la France et fanatisé les populations, se vit obligé de se rendre au duc d'Angoulême, gouverneur général de l'Algérie.

Abd-el-Kader, après avoir été retenu quelque temps à Pau, fut interné à Amboise, où il demeura jusqu'en 1852, époque à laquelle, conformément à une promesse donnée lors de sa capture, il fut mis en liberté sur parole. L'émir se retira alors en Orient, et l'on se souvient de sa généreuse intervention pendant les massacres de Syrie. Ce fut le plus beau moment d'une carrière pleine de vicissitudes.

On était en France sous le coup des vives émotions produites par les événements d'Italie, lorsqu'au milieu de l'année 1860 parvint la nouvelle d'actes épouvantables dont le Liban venait d'être le théâtre. Le fanatisme musulman avait secrètement projeté l'extermination générale des chrétiens de la Syrie; les Druses y avaient présumé, dès le mois d'avril 1860, par des assassinats isolés. Les actes de violence et les incendies commencèrent vers la fin de mai; les premières et principales victimes furent les chrétiens maronites. Le 1^{er} juin et les jours suivants le massacre se généralisa, et sur plusieurs points, comme aux portes de Saïda, dans la petite ville de Djezzin, dans la ville plus importante de Dzir-el-kamar, il devint une horrible boucherie. A Djezzin un nombre considérable de chrétiens périrent dans les flammes ou sous le couteau des Druses et des musulmans. Les autorités ottomanes, au lieu de repousser les égorgements, les encourageaient en consignait les troupes dans les casernes et en refusant de donner asile aux chrétiens. Des scènes semblables se passèrent en même temps à l'extrémité méridionale de la Césyrie, où la population de deux villes fut presque entièrement exterminée. Le 18 juin, la ville de Zaleh, à douze lieues de Beyrouth, vit s'accomplir un pareil carnage et fut réduite en cendres. Enfin, du 9 au 13 juillet, le quartier chrétien de la grande cité de Damas fut livré au massacre, au pillage, à l'incendie, aux actes les plus infâmes. Les soldats turcs, qui auraient dû protéger les victimes et arrêter les coupables, pactisaient avec ceux-ci, excitaient les assassins et pillaient comme eux. Les couvents et la plupart des consulats furent saccagés et incendiés. Jamais plus cruels outrages n'avaient été subis par la chrétienté.

Pendant ces tristes scènes, au milieu de ce débordement d'un fanatisme ignorant et cruel, il se trouva, du moins, dans la ville de Damas, un musulman qui sut bien mériter de l'humanité et de la civilisation chrétienne. Ce fut Abd-el-Kader, qui, dans un conseil convoqué par le gouverneur Akmed-pacha, avait défendu avec énergie la cause des chrétiens, que ce haut fonctionnaire, obéissant peut-être à des ordres supérieurs, ne songeait qu'à abandonner. Dès que le danger devint imminent, la conduite de l'ancien ennemi et prisonnier de la France, de celui qui, au nom de Mahomet, avait si longtemps levé contre elle, en Afrique, l'étendard de la guerre sacrée, fut bien différente de celle de ce gouverneur. Tandis que celui-ci assistait froidement au massacre et à l'incendie, ne donnant aucun ordre pour les

empêcher, Abd-el-Kader offrait aux chrétiens un asile dans sa maison et se mettait, avec quelques naturels algériens demeurés fidèles à sa fortune, à la disposition du consulat de France. Le 9, il sortit sept fois avec sa petite troupe, recrutant les chrétiens et les mettant en sûreté dans sa maison, jusqu'à ce qu'elle fût pleine (3,000 s'y étaient réfugiés) et dans la citadelle où il en entassa 11,000, dont il confia la protection à un corps d'Algériens. Sept de ses serviteurs furent tués à ses côtés. Le cheik Ul-Islam avait donné l'ordre d'attaquer l'émir dans sa maison; Abd-el-Kader se préparait à la résistance, et une lutte terrible allait s'engager, lorsqu'on vit entrer à Damas (c'était le 11) 1500 Druses du Haouran, commandés par le cheik Assaad-Amer. Ce cheik était lié d'amitié avec le consul de Grèce, auquel il avait promis son appui en cas de danger; le consul l'avait averti, et le cheik se rendait à son appel. Il se plaça sous les ordres d'Abd-el-Kader, qui put, grâce à ce concours inespéré, sauvegarder les 14,000 chrétiens réfugiés chez lui et dans la citadelle. Le 13, un nouveau gouverneur, Mohammed-pacha, arrivait à Damas avec 3,000 soldats, l'ordre fut dès lors rétabli. Le quartier chrétien, d'ailleurs, n'était plus qu'une ruine immense: 3,800 maisons avaient été brûlées, et 8,500 chrétiens avaient péri. Les pertes matérielles s'élevaient à plus de cent millions de francs. — En tout, le complot tramé contre les chrétiens avait coûté la vie à 17,271 personnes, auxquelles il fallut ensuite ajouter au moins 30,000 malheureux, morts depuis de faim et de misère.

Un cri d'indignation s'éleva dans toute l'Europe, et la France, fidèle à ses traditions et à ses devoirs de puissance protectrice des chrétiens d'Orient, envoya une expédition en Syrie et réclama le châtiement des principaux coupables. Akmed-Pacha, le gouverneur de Damas, fut fusillé dans cette ville avec un colonel turc, tandis que le grand cordon de la Légion d'honneur, envoyé à Abd-el-Kader, montrait que la France sait toujours et partout admirer, honorer et récompenser le dévouement.

La belle conduite de l'ancien adversaire de la France en Afrique excita plus vivement que jamais l'intérêt sur le caractère de cet homme qui venait de se révéler sous un jour nouveau. La curiosité publique était éveillée; on étudia de plus près cette intéressante physionomie. Un ouvrage de Mgr. Dupuch, ancien évêque d'Alger, publié en 1849, sous ce titre: *Abd-el-Kader au château d'Amboise*, avait déjà fait connaître bien des détails à l'aide desquels on pouvait juger de la générosité et de la hauteur des sentiments chez ce chef musulman. En voici une preuve entre mille; nous citons:

« Un nègre, détaché par d'autres ennemis que les Français pour assassiner l'émir, avait pu, en dépit de la surveillance exercée autour de la smala, parvenir jusqu'à la tente où Abd-el-Kader tenait conseil; mais, une fois face à face avec le héros arabe, le traître, saisi de remords, brisa son poignard.

« — J'allais te frapper! s'écria-t-il, mais ton seul aspect m'a désarmé, et mon bras tout à coup est resté sans force.

« L'émir cacha son émotion, se leva du tapis du conseil, et touchant le nègre au front, lui dit:

« — Tu es entré ici meurtrier; Allah veut que tu en sortes honnête homme; rappelle-toi seulement que le serviteur de Dieu t'a pardonné.

« Et il le renvoya sain et sauf. »

Rien n'est plus saisissant, en effet, rien n'est plus doux et plus imposant à la fois que cette grande, belle et noble figure d'Abd-el-Kader. Cet aspect de l'émir ne contribua pas moins que son courage à intimider les assassins de Damas et à sauver des milliers de chrétiens leurs victimes. Suivant le rapport de beaucoup de témoins, le regard seul d'Abd-el-Kader faisait tomber le sabre et le fusil des Druses, comme il avait fait tomber le poignard du nègre d'Afrique.

On trouve, dans une lettre de ce grand homme, au sujet des massacres du Liban, une prophétie aussi curieuse que son rôle dans cette circonstance :

“ Ainsi, écrivait-il, commence à s'accomplir la prédiction de Mahomet, oubliée des Musulmans de la Turquie : *L'Islamisme périra par la corruption, le fanatisme, et la violence; tandis que le christianisme, s'étendant toujours par la douceur, la pureté de l'âme et la charité, achèvera de conquérir le monde et ne finira qu'avec lui.* ”

Cette prophétie de Mahomet était déjà bien propre à faire naître de graves réflexions dans l'esprit si éminent d'Abd-el-Kader. Mais il est d'autres circonstances qu'il faut connaître pour entrevoir par quelle série d'impressions et de sentiments cet ancien ennemi de la France et des chrétiens a pu arriver à l'élan généreux et sublimé qui en a fait le sauveur de ces mêmes chrétiens et le précurseur de la France en Orient. Ce touchant mystère fut expliqué par Mgr. Donnet, le cardinal archevêque de Bordeaux, dans un discours qui contenait le récit de ses rapports avec Abd-el-Kader prisonnier. L'ex-émir avait séjourné à Bordeaux en se rendant de Pau à Amboise. Mgr. Donnet et Mgr. Dupuch, l'ancien apôtre de l'Algérie, virent là une larme à essuyer, un courage abattu à relever, peut-être une âme à sauver. Ils n'hésitèrent pas, ils accoururent auprès du prisonnier; ils savaient ce que la patrie absente laisse de profonds souvenirs, surtout aux cœurs des hommes d'élite; mais ne pouvant lui rendre la liberté, ils voulurent lui porter les secours de la charité, lui montrer les trésors d'ineffables consolations renfermées dans cette religion qu'il ignorait et laisser au moins en germe dans cette âme méditative quelques-unes des grandes vérités de notre foi. Ils cherchèrent à épargner à ce fier enfant du désert les regards d'une foule impatiente et curieuse; ils en firent pour ainsi dire leur hôte, il n'eut pas d'autre équipage que le leur, et le peuple, qui avait compris, s'associant à la pensée de son archevêque, s'inclina et salua avec respect une grande infortune.

L'émir ne s'y trompa point, et cette épreuve, qu'il semblait redouter, produisit une douce sensation que ses yeux traduisaient d'une manière expressive. Il fut ému, et, en se voyant entre deux ministres de cette religion qu'il avait poursuivie peut-être de ses colères, il put remonter de l'effet à la cause, se demander quelle était donc cette foi qui relève le courage des vaincus et presse la main d'un ennemi. Il compara sans doute et rechercha pourquoi le Dieu de Mahomet n'inspire pas ces pieux dévouements...

“ Dieu seul pourrait nous dire—continue Mgr. Donnet,—si à Damas Abd-el-Kader ne s'est pas souvenu de Bordeaux, ne s'est pas replié sur ces heures de mutuelle confiance. C'est avec une ardeur de néophyte qu'il écoutait nos paroles, qu'il provoquait nos épanchements et qu'il en faisait à son passé de singulières applications.

Il nous semble encore l'entendre s'écrier : “ Moi aussi je suis le ministre du Très-Haut, son serviteur fidèle, et je prêcho sa loi. ” Pénétré de reconnaissance, il ne voulait plus nous quitter...”

Le lendemain les deux prélats retrouvèrent l'émir sur le bâtiment qui devait l'emporter. Écoutons encore l'attachant récit de Mgr. Donnet :

“ A mesure que le navire nous rapprochait du lieu de la séparation, on voyait son œil inquiet nous interroger et sa volonté dominer ses émotions. Il souffrait évidemment !... Sentait-il que la vérité s'approchait, qu'il pouvait la saisir de sa main, et en embrâser son âme de feu ?... Qui pourrait nous le dire ?... Ce que je sais, c'est que ses questions se multipliaient : il voulait tout percevoir, et les choses qui remuaient son cœur, et celles qui frappaient ses regards. C'est ainsi que, lui montrant près de Saint-Romain de Blaye le village de Saint-Martin, il fallut lui dire ce qu'était St. Martin et l'histoire de son manteau. Je le vois encore, en apercevant l'horizon chargé de nuages, offrir alors à Mgr. Dupuch, avec une intention facile à comprendre, non pas la moitié de son manteau, mais son manteau tout entier ! ”

Il semblait donc que déjà la pensée du vrai Dieu, si obscurcie par la barbarie musulmane, prenait possession de l'âme virile d'Abd-el-Kader, et qu'elle inspirait à ce fils du désert une puissance de raison et une ferveur d'héroïsme capable des plus grandes choses.

“ Ces quelques heures d'épanchements réciproques ne furent pas perdues, conclut Monseigneur Donnet; à Amboise, Abd-el-Kader aimait à parler de Bordeaux. Il reçut plus tard avec une vive satisfaction la visite de Mgr. Dupuch, les exhortations de l'archevêque de Tours (alors Mgr. Morlot), les soins assidus de tous les membres du clergé paroissial. Il se fit traduire par son digne interprète, le capitaine Boissonnet, *les fastes de l'Afrique chrétienne*, qui devinrent une de ses lectures habituelles. ”

Enfin quelque temps après, au renouvellement de l'année, l'émir adressait à Mgr. l'archevêque de Bordeaux des vers pleins de charme avec ce titre touchant :

Le pauvre cécité à Monseigneur Donnet, l'archevêque consolateur.

Nous ne pouvons citer toute cette pièce : en voici, du moins la première strophe :

“ Gloire à Dieu seul !

“ Dès qu'il m'a vu, celui qui règne à Bordeaux comme ministre de l'arbitre souverain, m'a fait lire dans son cœur qu'il voulait alléger ma souffrance et qu'il avait pour moi une sincère affection. En me comblant d'honneurs, il a enlevé du cœur de la foule qui se pressait sur mon passage tout sentiment de haine : en me faisant asseoir à ses côtés, il m'a soustrait à la curiosité des regards; en m'expliquant sa loi sainte, il a fait tomber de mes yeux le bandeau qui me cachait sa beauté incomparable. ”

Tel est l'homme que les Parisiens viennent de posséder au milieu d'eux.

“ Partout où se montre l'Émir, dit un journal, avec son beau et majestueux visage, la foule arrive, se presse et semble vouloir témoigner au courageux sauveur des chrétiens de Damas son admiration et sa reconnaissance. De son côté, notre ancien adversaire d'Afrique,

par son attitude, par ses manières, par ses gestes, cherche à faire comprendre à la foule la sympathie que lui inspire la France. On lit dans les yeux d'Abd-el-Kader à quel point sa grande âme a apprécié la générosité française, qui l'a traité en ami, lui, la veille encore, un si redoutable ennemi, et qui, se fiant à sa parole de captif, l'a fait libre.

C'est de Constantinople qu'est parti l'émir pour venir en France. *Le Journal des Villes et Campagnes* nous fait connaître un passage intéressant d'une lettre écrite de la capitale turque au moment où il y était fort question des préparatifs du départ d'Abdel-el-Kader.

“ Les Turcs—disait cette lettre—paraissent vraiment plus flattés du départ d'Abd-el-Kader que de son arrivée à Constantinople, où, comme à son premier voyage en 1853, il n'a rencontré qu'une tiédeur extrême. Alors comme aujourd'hui, on aurait pu supposer que la population turque se serait portée avec empressement sur le passage d'un homme qui, pendant quinze ans, avait illustré l'islamisme, et, au nom du principe religieux, soutenu contre les chrétiens une lutte mémorable. Mais en 1865 comme en 1853, il n'en a rien été. Ni le vieux parti fanatique, ni les Turcs de la réforme n'ont daigné se déranger pour saluer ou seulement pour voir passer l'émir dans les rues de Stamboul. Les bateliers du port n'éprouvèrent d'autre intérêt, ou plutôt d'autre surprise que celle du dérangement que l'on imposait aux kawas de l'ambassade française pour faire honneur à Abd-el-Kader.”

L'auteur de la lettre ajoutait : “ Vous verrez qu'Abd-el-Kader, le vrai croyant, sera plus cordialement reçu à Paris que le fils du prophète à Constantinople ! ” Cette prévision n'a certes pas été démentie par l'événement. Et cela est facile à comprendre : Abd-el-Kader, notre allié fidèle, n'a-t-il pas pris parti à Damas pour les chrétiens contre l'islamisme déchaîné ? N'a-t-il pas alors, au risque de sa vie, remplacé volontairement les autorités turques qui trahissaient, dit un historien, encourageaient et stipendiaient sourdement les égorgeurs ? Dès lors qui pourrait s'étonner de la froide réserve et du glacial accueil des Turcs et des démonstrations sympathiques des Français à l'égard de celui qui, au moment du complot et des massacres, adressa à notre consul ces belles paroles : “ Moi vivant, un seul de mes maghrebins vivant, on ne touchera pas à ta personne : car je suis responsable de toi vis-à-vis de celui qui m'a fait libre. Tu m'as dit toi-même : Là où est le drapeau de la France, là est la France. Eh bien ! emporte avec toi ton drapeau ; plante-le sur ma maison, et que la demeure d'Abd-el-Kader devienne la France ! ” Nous avons rappelé les heureux effets de cette noble conduite. Comme il le disait à cette occasion même, dans son langage imagé, l'émir a fait voir “ que le bien-fait est un lieu jeté au cou des hommes de cœur.”

Quelle sera la suite des destinées d'Abd-el-Kader ? Dieu le sait ; mais un singulier rapprochement vient naturellement à l'esprit : les murs de Damas virent la conversion de saint Paul aux premiers jours du christianisme ; c'est à Damas que de persécuteur du Christ, il devint le plus puissant de ses apôtres : c'est aussi à Damas que l'ex-émir s'est révélé tout à coup un courageux défenseur des disciples du Christ. N'oublions pas enfin le bruit qui nous parvint, il y a quelques années, qu'une des filles d'Abd-el-Kader venait d'embrasser le

catholicisme et était entrée au noviciat des sœurs de Saint-Joseph de Liban.

Puisse le Seigneur Jésus lui ouvrir entièrement les yeux à la lumière !

Histoire Naturelle—Le Pigeon.

I

Les pigeons tiennent le milieu entre les gallinacés et les passercaux. Ils ont généralement des formes élégantes, des plumes belles et variées. Mais ce qui leur attire un intérêt tout spécial, ce sont leurs mœurs. La douceur, l'attachement à leurs semblables, la fidélité réciproque du mâle et de la femelle, le partage affectueux de toutes les fonctions pénibles, à tel point que l'on voit le mâle se charger des soins maternels, et couvrir régulièrement à son tour les œufs et les petits : tels sont, s'il est permis de parler ainsi, les caractères moraux de ce genre. On voit qu'ils méritent assez l'attention de l'observateur.

Du reste le pigeon, *columba*, la colombe n'a rien à envier en fait d'honneur, après que l'Écriture lui a donné une si belle place.

Qui ne connaît la colombe de l'arche ? Qui n'a répété, enfant, son histoire, et qui plus tard n'en a admiré la simplicité et goûté le charme, quand il a été arrivé à la plénitude du goût et du sentiment ?

— Et Noé envoya aussi une colombe après le corbeau, pour voir si les eaux avaient cessé de couvrir la terre... mais la colombe n'ayant pu trouver où asseoir son pied, parce que la terre était toute couverte d'eaux, elle revint à lui ; et Noé, étendant la main, la prit et la remit dans l'arche. Il attendit encore sept autres jours, et il envoya de nouveau la colombe hors de l'arche. Elle revint à lui sur le soir, portant dans son bec un rameau d'olivier, dont les feuilles étaient toutes vertes : Noé reconnut donc que les eaux s'étaient retirées de dessus la terre. Il attendit néanmoins encore sept jours, et il envoya la colombe qui ne revint plus à lui... — Car cette fois, elle avait trouvé non pas seulement où poser un instant, comme une volage, mais où *asseoir son pied*.

Puis, ce sont ces textes charmants, féconds en enseignements et en consolation. C'est Jérémie, le grand prophète, adressant aux enfants de Moab ce conseil sublime : “ Soyez comme la colombe, qui pose son nid au sommet des plus hautes ouvertures du rocher.”

Mieux encore : c'est l'époux des cantiques s'adressant à son épouse : “ Viens, lui dit-il, ma colombe, viens t'abriter dans les trous du rocher.”

Enfin, c'est l'âme qui répond à ces invitations touchantes : “ Qui me donnera des ailes, comme à la colombe ? et je volerai, et je me reposerai ! ” Ou bien aussi : “ Je crierai comme le petit de l'hirondelle, je gémirai comme la colombe.” Ou bien encore cette autre parole, qui, pour paraître plus étrange au premier abord, n'en est que plus profonde quand on la considère de près : “ Je méditerai comme la colombe,” c'est-à-dire avec confiance et simplicité.

Et si je pouvais m'élever davantage, ce ne seraient plus seulement des paroles que je rencontrerais : ce serait un fait tout divin. Je verrais le Saint-Esprit choisir la forme d'une colombe, pour descendre sur le Sauveur.

Mais quittons vite ces régions qui, en ce moment,

ne sont pas les nôtres : nous sommes naturaliste, il faut nous en souvenir. Toutefois l'histoire naturelle, telle que nous la cherchons ici, c'est-à-dire plus attachante que savante, ne saurait s'interdire tout à fait l'histoire morale de ses héros. Et ce n'est pas notre faute si, pour trouver celle de notre héros d'aujourd'hui, il a fallu monter bien haut.

Nous ne redescendrons pas tout d'un coup et nous nous arrêterons en chemin, en rencontrant l'amour maternel.

Une colombe (1) couvait. Son panier se trouvait tout près de la fenêtre de sa volière, et l'on était en hiver. Vingt jours s'écoulèrent, car l'incubation à cette époque se prolonge jusqu'à ce terme, tandis qu'en été dix-sept jours au plus suffisent. Enfin, de petites bêtes sortirent des œufs : les pigeonceaux étaient éclos.

Cependant la pauvre petite bête restait immobile, et l'on se fût à peine aperçu qu'elle vivait sans un douloureux frémissement qui l'agitait. On s'approcha, on la toucha; elle ne se déroba ni à cette approche, ni à cet attouchement. On la retira de son nid : ses pattes tombèrent... Le froid avait été si vif, qu'elles avaient gelé sur place ! Mais cette horrible souffrance avait été incapable de la décider à quitter son nid.

Si nous cherchons maintenant à établir la classification des pigeons, certains auteurs nous indiqueront des espèces assez nombreuses, et nous aurons fort à faire pour suivre leurs divisions et subdivisions. Mais Buffon met seulement à part le *ramier* et la *tourterelle*. Quant aux autres, il montre d'abord que les espèces des nomenclateurs se réduisent aisément à deux, le *biset* et le pigeon ; et qu'encore, entre les deux il n'y a d'autre différence que celle-ci : le biset est sauvage, et le pigeon est domestique. Des deux espèces d'abord accordées, il arrive donc à une seule.

Cette disposition est la plus simple, et l'autorité est assez imposante pour qu'il nous soit permis de l'adopter.

Nous voyons dans cette espèce, dit Buffon, toutes les nuances du sauvage au domestique se présenter successivement, et comme par ordre de généalogie, ou plutôt de dégénération.

Le biset nous est représenté, de manière à ne pouvoir s'y méprendre, par ceux de nos pigeons fuyards qui désertent nos colombiers, et prennent l'habitude de se percher sur les arbres : c'est la première et la plus forte nuance de leur retour à l'état de nature. Quoique élevés dans l'état de domesticité, quoique en apparence accoutumés comme les autres à un domicile fixe, à des habitations communes, ils quittent ce domicile, rompent toute société, et vont s'établir dans les bois ; ils retournent donc à leur état de nature, poussés par leur seul instinct.

D'autres apparemment moins courageux, moins hardis, quoique également amoureux de leur liberté, fuient de nos colombiers pour aller habiter solitairement quelques trous de muraille, ou bien, en petit nombre, se réfugient dans une tour peu fréquentée ; et malgré les dangers, la disette et la solitude de ces lieux, où ils sont exposés à la belette, aux rats, à la fouine, à la chouette ; et où ils sont forcés de subvenir en tout temps à leur besoins par leur seule industrie, ils restent néanmoins constamment dans ces habitations incommodes. Ils les préfèrent pour toujours à leur premier domicile, où cependant ils sont nés, où ils ont été élevés, où tous les exemples de la société auraient dû les retenir. Voilà

la seconde nuance. Ces pigeons de muraille ne retournent pas en entier à l'état de nature, ils ne se perchent pas comme les premiers, et sont néanmoins beaucoup plus près de l'état libre que de la condition domestique.

La troisième nuance est celle de nos pigeons de colombier, dont tout le monde connaît les mœurs, et qui, lorsque leur demeure convient, ne l'abandonnent pas, ou ne la quittent que pour en prendre un autre qui convient encore mieux. Ils n'en sortent que pour aller s'égarer ou se pourvoir dans les champs voisins. Or, comme c'est parmi ces pigeons mêmes que se trouvent les fuyards et les déserteurs dont nous venons de parler, cela prouve que tous n'ont pas encore perdu leur instinct d'origine, et que l'habitude de la libre domesticité dans laquelle ils vivent n'a pas entièrement effacé les traits de leur première nature, à laquelle ils pourraient encore remonter.

La libre domesticité, en effet : c'est bien là le caractère distinctif et singulier du pigeon domestique. Des dindons, des poules, des pions, peuvent être gardés dans un terrain clos. Mais des pigeons ! ils ne sont à nous qu'autant que cela leur plaît, autant que le logement offert par nous est à leur gré. Un oiseau léger, au vol rapide ne sera jamais prisonnier, à moins que ce ne soit un prisonnier volontaire.

Mais il existe une quatrième et dernière nuance dans l'ordre de dégénération : ce sont les gros et les petits pigeons de volières, dont les races, les variétés, les mélanges sont presque innombrables, parce que, depuis un temps immémorial, ils sont absolument domestiques. L'homme, en perfectionnant les formes extérieures, a en même temps altéré leurs qualités intérieures, et détruit jusqu'au germe du sentiment de la liberté. Ces oiseaux, la plupart plus grands, plus beaux que les pigeons communs, ont encore l'avantage pour nous d'être plus légers, plus gros, de meilleur goût. C'est par toutes ces raisons qu'on les a soignés de plus près, et qu'on a cherché à les multiplier, malgré toutes les peines qu'il faut se donner pour leur éducation et pour la réussite de leur nombreuses couvées.

Dans ceux-ci, aucun ne remonte à l'état de nature ; aucun même ne s'élève à celui de liberté. Ils ne quittent jamais les alentours de leur volière ; il faut les y nourrir en tout temps. La faim la plus pressante ne les détermine pas à chercher ailleurs ; ils se laissent plutôt mourir d'inanition. Accoutumés à recevoir leur subsistance de la main de l'homme, ou à la trouver toute préparée, toujours dans le même lieu, ils n'ont aucune des ressources, aucun des petits talents que le besoin inspire à tous les animaux.

On peut donc regarder cette dernière classe comme absolument domestique, captive sans retour, entièrement dépendante de l'homme. Ces races esclaves sont d'autant plus perfectionnées pour lui qu'elles sont plus dégénérées pour la nature.

Ajoutons cependant à leur honneur que, si elles perdent l'instinct de la liberté, elles gardent leur fidélité, leur tendresse. La nièce dont nous avons raconté l'histoire en est la preuve. Tel un peuple à qui de longues années de servitude auraient fait perdre les vertus publiques, mais à qui celles de la vie privée resteraient encore.

DOMINIQUE.

(A continuer.)

(1) Ce fait est signalé par Buffon.